

prendre un bain caustique contre une gale vorace, que de voir ces milliers de bestioles venimeuses vous grimper sur les membres et par tout le corps, se plonger dans votre chevelure, vous enfoncer dans la chair leurs mandibules luisantes et cornées, chaque morsure amenant une pustule douloureuse. Leur arrivée inquiète tout être vivant. Les hommes poussent les hauts cris, rugissent et se tordent sous la douleur. On entend un vague bruissement dans les feuilles sèches et friables du phrynium dont les toits sont recouverts. Rats et souris, serpents, escarbots et grillons s'empressent de déguerpir. De mon hamac, à la lumière d'une bougie, j'observais, une nuit, des multitudes de fourmis arriver par le plancher de ma chambre, puis grimper aux parois, escarmouchant parmi les fentes, les fissures et les trous; j'entendais les cris lamentables de petits nourrissons aveugles, les appels angoissés des pères et mères souriquois, et je saluais mes vengeurs avec joie, faisant des vœux pour l'écrasement de leurs adversaires, quand, tout à coup, des tribus indisciplinées, se détachant du toit, tombent sur mon hamac et transforment leur allié en un furieux ennemi qui, s'emparant des tisons ardents, les rôtitait vivantes et par milliers, jusqu'à ce que l'atmosphère fût empestée par l'odeur de fourmis grillées et torrifiées. La peste soit de cette vermine!

Pendant que nous creusions le fossé dans l'argile jaune et compacte, nous tombâmes sur du bois brûlé à près de 2 mètres au-dessous de la couche d'humus. Pourtant des arbres superbes, âgés de cent à deux cents ans, avaient crû sur l'emplacement, et le terrain ne semblait pas avoir été remué.

A ma grande surprise, je n'ai pas eu à relater d'accidents graves causés par les serpents. Le continent grouille de reptiles divers, depuis l'aveugle typhlops à la cuirasse d'argent jusqu'à l'énorme python. Par terre et par eau, nous avons cheminé en Afrique sur 58 000 kilomètres: je n'ai vu que deux hommes mordus; encore s'en tirèrent-ils. A bêcher un champ, abattre un taillis, tracer un chemin, nous comprenions à combien de dangers nous avons échappé; en enlevant les arbres coupés, en nettoyant les racines, en préparant les cultures, nous avons trouvé de nombreux ophidiens, dont plusieurs remarquablement beaux. Roulés dans les buissons, verts comme les jeunes pousses du blé, les minces serpents-fouet tombaient au milieu

de nos bûcherons quand la serpe abattait leur perchoir. J'ai vu plusieurs espèces de dendrophis aux vives couleurs. Nous avons tué trois cobras, magnifiques par leur ornementation compliquée; quatre céastes se sont glissés hors de leurs trous pour nous attaquer et être écrasés; nous avons brûlé dans son repaire une de ces lycodontites, si curieuses par leurs longs crochets; quantité de serpenteaux, aveugles, à tête émoussée, à peine plus grands que des lombrics, ont été mis à nu par nos bêches. Les tortues sont assez communes, et les moufettes nous ont laissé de fréquentes traces de leur passage.

Tandis que les milans, les plus hardis des oiseaux de proie, planent au-dessus de tous les halliers, nous n'avons pas rencontré un seul vautour avant d'entrer dans le Pays aux Herbes. Ça et là se montrent des aigles à collier blanc. Des perroquets, en quantité innombrable, décelaient leur présence de l'aube au crépuscule. De temps à autre, des hérons s'abattaient sur les arbres de notre essart, fatigués sans doute d'avoir voyagé depuis le Nyanza. L'ibis noir et les hochequeues étaient nos compagnons ordinaires en ces lieux sauvages. Dans la forêt, les nids de tisserins marquent toujours la proximité d'un village. Des bandes d'éléphants visitaient nos alentours, entraient dans nos plantations, s'avancant même à une douzaine de mètres du fort. Les pistes du buffle et du sanglier abondaient. Mais nous n'étions aucunement naturalistes; nul d'entre nous n'avait le loisir ni probablement le goût de colliger insecte, papillon ou oiseau. Un quadrupède, un volatile, était pour nous quelque chose dont il fallait se saisir pour le manger; et, malgré nos efforts, nous n'y réussissions guère. Nous remarquions seulement ce qui attirait l'œil ou croisait notre sentier. Nous avons trop d'anxiétés pour penser à autre chose qu'à nos affaires. Si un naturel ou un Zanzibari ramassait un brillant longicorne ou quelque sphinx, un joli papillon, une grosse mante, s'il apportait des œufs, une fleur rare, un lis ou une orchidée, un serpent ou une tortue, mon esprit retournait à mes préoccupations ordinaires tout en regardant l'objet et complimentant qui l'apportait. Ma famille était trop nombreuse pour que je me permisse des distractions; il ne se passait pas une heure que mon imagination ne suivît Stairs sur la route d'Ipoto. Mon cerveau s'emplissait de visions; c'étaient Barttelot et Jameson se débat-

tant à travers la forêt, succombant sous leur tâche immense; c'était le mystère qui enveloppait le Pacha, c'étaient ces méchants pygmées, ces cruels Balessé; c'était la préoccupation de fournir, jour après jour, la nourriture quotidienne, d'en trouver pour le lendemain et pour les semaines et les mois qui suivaient.

Le 7 février, on tendit notre ligne à sonder pour mesurer les futures approches des portes vers le fort; et pendant plusieurs jours la majeure partie de la garnison coupa, vers l'est et l'ouest, des routes, larges et droites, tant pour faciliter l'accès que pour le défendre. De gros troncs furent abattus et enlevés, les chemins si bien nettoyés, qu'on aurait vu une souris trotinant à deux cents mètres. La rivière fut franchie à l'ouest du fort par un pont qui permettait aux éclaireurs de surveiller chaque plantation, la nuit comme le jour. On devine l'effet que ces flots de lumière devaient produire sur nos sournois de natifs, habitués à se terrer dans les ombres obscures, à se glisser derrière les troncs, épiant l'occasion d'une attaque furtive; ils ne pouvaient traverser la route sans devenir un point de mire pour le fusil de quelque sentinelle, et tout au moins sans qu'une piste les décelât aux patrouilles.

Le 8 au matin, nous hissâmes une hampe à drapeau, haute de 15 mètres, à laquelle flotta bientôt l'étendard égyptien, que nos Soudanais saluèrent par une salve de vingt et une décharges de leurs carabines. La cérémonie finissait à peine qu'un coup de fusil éclate au bout de la route du côté de l'ouest; la sentinelle au haut de la tour crie ou chante plutôt : « Qui vive? », et nous comprenons que la caravane d'Ipoto est en vue.

Le chirurgien Parke fut le premier à se montrer; sa bonne mine faisait plaisir à voir; Nelson, clopin-clopant, n'arriva qu'une heure après. Il semblait vieilli avant l'âge; il avait les traits pincés et étirés, le dos courbé, les jambes débiles d'un octogénaire.

Certes le séjour de nos officiers chez les Manyouema leur avait demandé une plus grande force de caractère et plus de courage moral qu'il ne nous en avait fallu pour l'assaut du Pays aux Herbes. Aux longues heures de souffrance et de prostration physique, dans cette ennuyeuse existence au milieu de ces abominables exploités, ils n'avaient pas eu les motifs

d'encouragement qui nous fortifiaient et nous retrempeaient : la nouveauté des scènes, l'intense excitation des aventures, la passion que dégagent le voyage et la lutte jour après jour; ils manquaient des choses les plus nécessaires à la vie, tandis que parfois nous nagions dans l'abondance. Et, ce qui le plus nous indignait, il leur avait fallu opposer un front serein et une physionomie riante à des souffrances infligées par Ismaili, Khamis et Sangarameni, les esclaves de Kilonga Longa, lui-même esclave d'Abid bin Salim, de Zanzibar !

RAPPORT DU CHIRURGIEN T.-H. PARKE, CHIRURGIEN MILITAIRE, ATTACHÉ AU SERVICE MÉDICAL DE L'EXPÉDITION ENVOYÉE AU SECOURS D'EMIN PACHA.

Fort Bedo, le 8 février 1888.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous soumettre le présent rapport. Conformément à vos ordres, datés du 24 octobre 1887, j'ai pris charge, au camp des Manyouema, des malades et des ballots que vous laissiez derrière vous le 28 octobre. J'ai gardé ces fonctions jusqu'au 25 janvier 1888, jour où est arrivé le détachement expédié à notre secours.

Des malades à moi confiés, sept avaient repris des forces suffisantes pour vous être renvoyés, le 7 novembre, avec le capitaine Jephson. Par contre, nous avons reçu des adjonctions, tant par l'arrivée, au 3 novembre, du capitaine Nelson, de ses deux ordonnances et de deux porteurs, que par celle du chef Oumari, lequel, au 9 janvier, on trouva avec ses neuf hommes mourant de faim près de la station de Kilonga Longa. Total : 40 impotents, parmi lesquels le capitaine Nelson et 16 hommes de la troupe de marche.

Nous avons eu onze décès. Cette mortalité si élevée vous étonnera sans doute; sauf deux cas, elle est le fait de la faim. A partir du jour où vous nous avez quittés, les chefs manyouema ne nous ont plus fourni qu'une nourriture nulle ou insuffisante. Ceux de nos gens qui étaient assez vigoureux pour faire une bonne journée de travail recevaient encore en salaire quotidien dix têtes de maïs, mais comme les ouvriers n'avaient pas toujours d'ouvrage, la moyenne se réduisait à trois épis. Quant aux malheureux incapables de travail — et ils étaient nombreux, — les chefs ne leur voulaient rien donner, et ils étaient réduits à vivre d'herbes. Rappelez-vous la condition misérable où se trouvaient déjà tous ces hommes, débilités par le besoin autant que par la maladie, et vous comprendrez assez que cette mortalité est due à la barbarie des Manyouema.

Les hommes étaient mal logés. Ils avaient dû troquer leurs habillements contre des vivres. Leur vêtue, tout à fait insuffisante, ne consistait qu'en un demi-mètre de l'écorce battue qu'emploient les naturels. Encore étaient-ils brutalement traités par les Manyouema, qui, en leur refusant toute nourriture, les obligeaient à commettre des vols, pour lesquels on les fustigeait

à coups de verge, et l'un d'eux, Asmani bin Hassan, reçut un coup de lance qui le tua.

Le capitaine Nelson nous arriva très affaibli, ayant besoin d'un bon régime et de grands soins. Il visita les chefs, et, pour gagner leur amitié, leur fit de jolis cadeaux, d'une valeur de 1 875 francs; mais ils persistèrent à ne donner que peu ou point de vivres aux hommes et aux officiers. Aucun arrangement spécial, disaient-ils, n'ayant été conclu avec vous pour le capitaine Nelson, tout ce qu'ils me donnaient pour lui, c'était par générosité pure. Je leur demandai le traité qu'ils vous avaient souscrit; ils me le remirent, ainsi qu'un autre document, écrit en arabe, et illisible pour moi. Ledit traité porte qu'ils auront à approvisionner les hommes et les officiers confiés à leurs soins. J'en appelai à leur bonne foi, je leur fis d'inutiles remontrances; ils diminuaient constamment nos vivres, et finirent par n'en plus servir, sous prétexte qu'ils en manquaient eux-mêmes. Leur générosité suprême nous gratifia de deux ou trois bols de farine pour le capitaine Nelson, moi et les ordonnances; un nouveau cadeau se fit attendre six à sept jours. Pendant les sept dernières semaines, les chefs ne nous ont rien donné. Donc, il nous a fallu leur vendre nos propres hardes, puis des effets emportés pour Emin Pacha, et enfin huit carabines appartenant à l'expédition. Plus d'une fois j'ai rappelé au chef Ismaïli la conversation qu'il eut avec vous sous votre tente, la nuit avant votre départ, quand il promit ses soins et sa sollicitude pour les hommes et les officiers que vous laissiez au camp. Les chefs, qui n'avaient plus eux-mêmes rien à se mettre sous la dent quand il s'agissait de tenir parole, trouvaient pourtant quelque chose quand ils nous obligeaient à céder nos armes et munitions.

Je vous envoie une liste complète des effets à moi remis par le capitaine Jephson, le 7 novembre; liste correcte quand arriva le détachement de secours, sauf qu'il manquait deux boîtes de munitions pour remington et une carabine dérobée par le Zanzibari Saraboko et vendue, je crois, aux chefs manyouema.

Du reste, les tentatives n'ont pas manqué de nous voler armes et caisses. Ainsi la nuit du 7 novembre, la hutte dans laquelle le bagage était emmagasiné fut incendiée, dans l'espoir d'en enlever le contenu au milieu du désordre occasionné par le sinistre. Mais leur intention fut frustrée. Atteint d'insomnie, le capitaine Nelson vit la lueur, donna l'alarme; nous éteignîmes le feu avant qu'il prit aux bagages. Alors je fis dresser les tentes suivant vos directions; jusque-là je n'en avais pas eu le moyen. Toutes les carabines, les caisses de munitions, etc., furent empaquetées et déposées dans nos logements. Nelson et moi, malgré tous nos efforts pour prévenir les larcins, nous n'avons pu empêcher que les couvertures du capitaine ne lui aient été dérobées par un fripon qui s'est glissé dans la tente par derrière. Une autre nuit, j'entendis remuer à la porte, et, sautant vivement hors du lit, j'ai trouvé à 10 mètres de là une boîte de munitions qu'on venait de me soustraire. Le voleur s'était enfui à la faveur de l'obscurité.

La nuit du 9 janvier, quelque bruit du dehors me réveille en sursaut; soupçonnant quelque mauvais tour, je me glissai avec précaution du côté opposé à la porte, et pris sur le fait le Zanzibari Camaroni; il était en train

de s'approprier un fusil à travers un trou qu'il venait de pratiquer dans la tente. Famine à part, la vie au camp était presque intolérable : les gens, leurs manières, leur village, tout nous était odieux. Les matières fécales et les végétaux en décomposition s'accumulent sur les chemins et autour des habitations, qu'ils transforment en foyers d'épidémies. Nelson a dû garder le lit pendant plus de deux mois; pour mon compte, un empoisonnement du sang, suivi d'érysipèle, m'a tenu cloué cinq semaines sur ma natte. Au cours de ces maladies, les chefs nous rendaient de fréquentes visites, mais toujours en vue de quelque objet convoité. Leur rapacité n'a pas de bornes; ils ne prennent un engagement que pour l'enfreindre le lendemain. Après l'arrivée de Kilonga Longa et de sa troupe de 400 hommes, femmes, enfants et esclaves, les provisions se sont faites rares, réellement cette fois, et les Manyouema ont dû envoyer de grandes caravanes à la recherche des vivres. Douze Zanzibari, portés sur nos listes, ont accompagné ces expéditions de ravitaillement; à mon départ, ils n'étaient pas encore de retour. La famine est si affreuse, du reste, que des esclaves indigènes, se saisissant d'un de leurs camarades qui avait été puiser de l'eau à quelque distance, l'ont tué et mangé.

En finissant, je dois dire que le capitaine Nelson et moi avons fait tout notre possible pour maintenir les bonnes relations avec les chefs manyouema et leurs gens. Nous les avons quittés en termes amicaux.

T.-H. PARKE,
docteur et chirurgien militaire,

à H.-M. STANLEY, Esq.,
commandant l'Expédition de secours à Emin Pacha.

Entre les hommes qui revenaient si mal en point de ce pestilentiel Ipoto, et les compagnons dodus et luisants arrivant du lac Albert, le contraste était frappant. Les chairs des malheureux étaient flasques, les muscles flétris, les tendons retirés; les traits distinctifs et individuels semblaient avoir disparu; on ne les reconnaissait qu'avec peine.

12 février. — Stairs et sa colonne sont arrivés aujourd'hui, apportant le bateau en bon état; l'absence de notre camarade a duré vingt-cinq jours. Il a rempli sa mission d'une façon irréprochable et avec le respect sacré des instructions reçues.

La soirée de ce jour a été consacrée à une discussion sur les résolutions à prendre. Tous les chefs sont unanimes pour demander à gagner directement le Nyanza, y lancer le bateau et aller aux nouvelles d'Emin.

Mon désir n'est pas moins grand de savoir ce que fait le Pacha. Néanmoins il ne s'en faut guère que j'abandonne sa recherche pour me porter à celle du major Barttelot : mais les officiers et leurs hommes voudraient d'abord être fixés sur le

sort d'Emin. En définitive, on s'arrête à un compromis : des courriers iront trouver le major avec des lettres et une carte de la route que nous avons suivie et tous les renseignements utiles; Stairs, après s'être reposé pendant deux jours, escortera ces messagers jusqu'à la station d'Ougarrououé, et les aidera à passer la rivière; à son retour, il emmènera les convalescents restés, chez le chef arabe, le 18 septembre. Nous l'attendrons jusqu'au 20 mars, afin que le lieutenant Stairs participe de sa personne à la délivrance d'Emin Pacha. Dans l'intervalle, nous élargirons nos cultures de maïs et de fèves, pour n'avoir rien à craindre de la famine tant que nous resterons dans la forêt.

Entre le fort Bodo et Ipoto il y a 124 kilomètres¹, soit 248 aller et retour, distance que le lieutenant Stairs avait parcourue en 25 jours, soit près de 10 kilomètres par jour. Mais il était arrivé à Ipoto en 7 jours, comme aussi Ouledi, soit un peu plus de 17 kilomètres et demi par jour. Or, comme le camp d'Ougarrououé est à 167 kilomètres au delà d'Ipoto, et à 594 du fort Bodo, on estime que le voyage de 589 kilomètres que Stairs est sur le point d'entreprendre demandera 54 jours, soit 17 kilomètres par jour, une marche magnifique, surtout en forêt. Mais, plusieurs circonstances pouvant occasionner de retards, il est décidé que nous partirons le 25 mars pour le Nyanza. Le portage du bateau nécessite de fréquents arrêts et nous avancerons à petites journées; Stairs nous rattrapera sans peine.

A la revue du 16 février, on annonce que vingt volontaires de première classe, demandés pour porter des lettres au major Barttelot, recevront 250 francs de récompense.

« Vous êtes tous d'avis qu'il faut trouver d'abord le Pacha. C'est fort bien, mais le major me préoccupe autant que le Pacha. Il nous faut l'un et l'autre. Vous rappelant ce que nous avons souffert, vous comprenez assez ce que souffrent le major et ses amis dans cette horrible forêt déserte, sans savoir où ils vont, ni ce qui les attend. Combien nous aurions été reconnaissants à qui nous eût prévenus de la faim et de toutes les misères qu'il nous a fallu supporter! Il faut que chacun de nos messagers soit, par tous ses camarades, reconnu digne

1. 124 kilomètres par un chemin; 155 par un autre.

